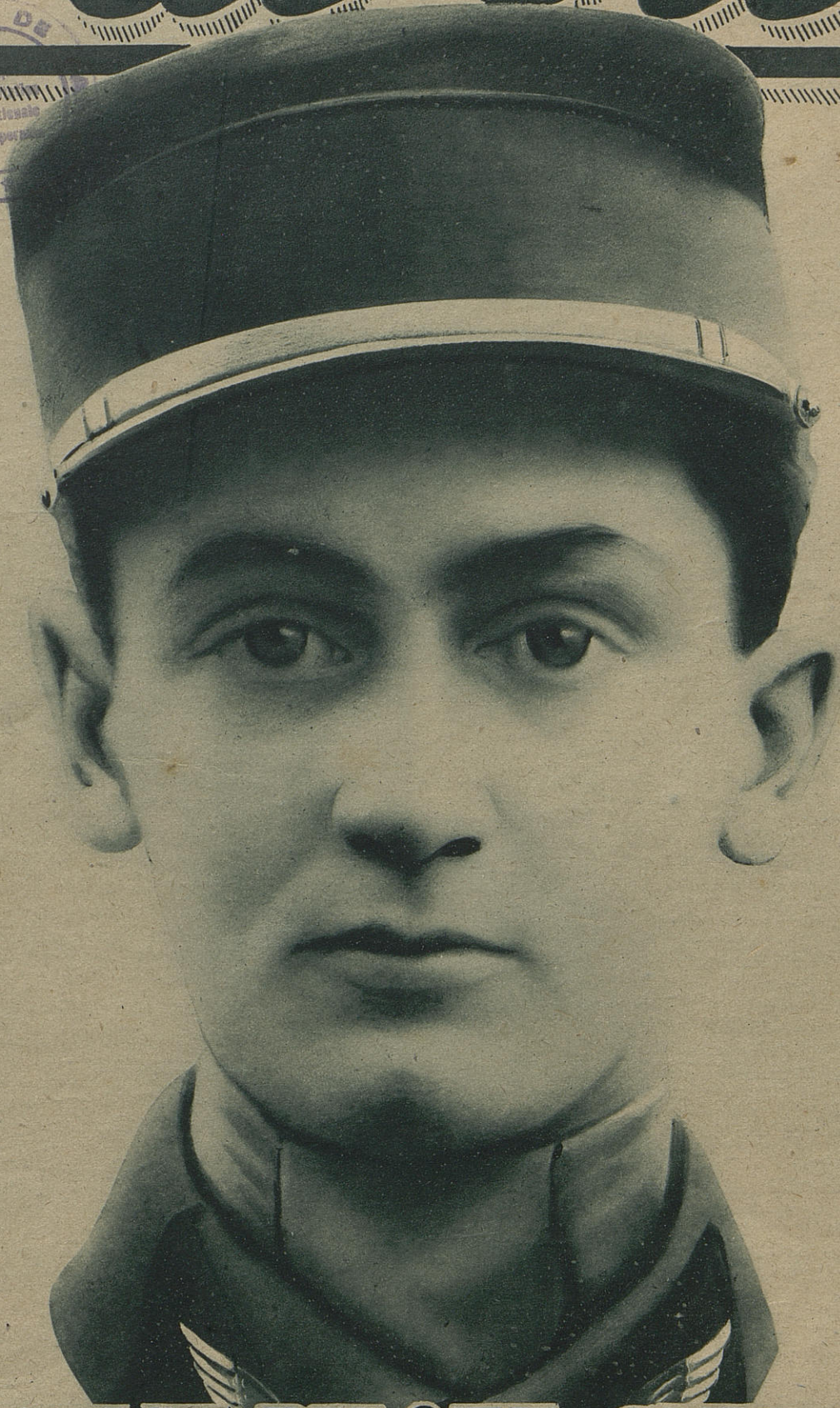


J'ai vu...



LE SERGENT PILOTE GUYNEMER

A 21 ANS CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MÉDAILLE MILITAIRE, CROIX DE GUERRE A 4 PALMES
QUI VIENT D'ABATTRE SON CINQUIÈME AÉROPLANE ALLEMAND.

■●■■■ DANS LE PROCHAIN NUMÉRO NOTRE COLLABORATEUR JACQUES M...
DONNERA LE RECIT DES EXPLOITS DU JEUNE HÉROS. ■●■■■

Dans ce numéro : LES EXPLOSIFS MODERNES ET LES CANONS, PAR TURPIN

FOP. 47

LES EXPLOSIFS MODERNES ET LES CANONS

Par Eugène TURPIN, Inventeur de la Mélinite.

Il y a longtemps que j'avais écrit au sujet de mes travaux : *Développer l'art de la destruction au point de rendre illusoire tout système de défense, c'est peut-être le plus sûr moyen de supprimer la Guerre.*

D'ailleurs, dans la guerre actuelle, toutes les prévisions ont été renversées et rien de ce qui était prévu ne s'est réalisé. On reste vraiment confondu en considérant que cet effroyable attentat contre l'humanité, cette armée immense et redoutable si méthodiquement organisée, cet armement gigantesque, qu'en un mot, toute cette masse en mouvement et qui devait et aurait pu tout écraser a été arrêtée, bloquée, sans avoir remporté aucun des succès annoncés à jour fixe. Tout a craqué dans la main du despote. On croit rêver.

Jamais on ne pourra trop aimer et bénir nos braves soldats qui, avec leur héroïsme sans précédent, ont arrêté, devant le rempart de leurs poitrines, dans des conditions d'infériorité manifeste à tous égards, ce raz de marée de sauvages sanguinaires qui, hier encore, vivaient librement et s'enrichissaient chez nous. Il y a là une vraie leçon de la Justice immanente.

Avec un courage inouï, tous nos braves enfants de France se sont immédiatement rompus à cette affreuse et horrible guerre de tranchées dans un siège qui entreprend toute la plus grande partie de la frontière du pays.

Dès qu'on leur en a donné, ils ont su se servir à merveille de ces engins de tranchées, de ces vieilles grenades et de tous les moyens que nos ennemis avaient préparés depuis longtemps pour nous accabler d'un seul coup.

Ce retour aux anciens engins de guerre et aux vieilles méthodes, avec le concours des progrès nouvellement réalisés, devait tout renverser et, en fait, la guerre se fait d'une tout autre manière qu'on la prévoyait et toutes les fameuses études et maximes de l'École supérieure de guerre sont à peu près sans valeur à l'heure actuelle.

LA PYROTECHNIE ET LA GUERRE A TRAVERS LES AGES

C'est bien plutôt une guerre de trucs et d'inventions qu'une guerre de science militaire. Tous les jours les Allemands nous sortent quelque nouveauté, car, en Allemagne, tous les services sont ouverts aux inventeurs, fussent-ils des classes les plus pauvres. On y sait par expérience qu'au-dessus de toutes les théories qui sont, d'ailleurs, à la remorque de la pratique, au-dessus de toutes les études, il y a le génie primesautier qui réalise tous les progrès; toutes les inventions sont d'origine obscure et d'inventeurs pauvres.

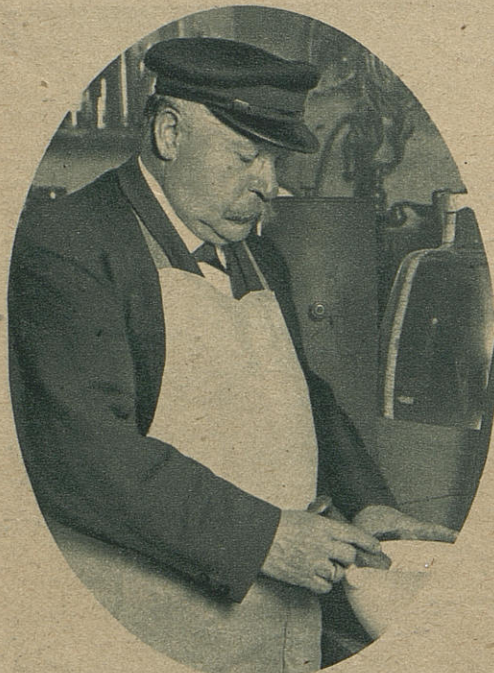
Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi en France; j'en sais quelque chose.

Cependant, dans la guerre actuelle, il est bien moins nécessaire de faire du nouveau de toutes pièces que des applications utiles et pratiques, même au jour le jour, pour suivre le mouvement.

On sait tout ce que le génie du chimiste Eugène Turpin a rendu de services à la défense nationale. On sait aussi les souffrances et les tribulations qui le récompensèrent. Le grand inventeur veut bien sortir de la digne et modeste retraite où il poursuit ses travaux, pour nous parler des explosifs modernes et des moyens de cette guerre inouïe.

Si tous les engins de guerre dont on fait usage, à grand fracas, sont remarquables à plus d'un titre, il faut pourtant ne pas oublier que, dès les temps anciens, les mêmes moyens, moins puissants, il est vrai, ont été mis en œuvre.

Si nous commençons par le feu grégeois, du moyen âge, qui était composé de soufre, salpêtre, résine, poix noire, huile de naphte (pétrole de Bakou), corps gras, etc., et dont on se servait pour incendier les bâtiments, les navires, les ennemis, etc., en le lançant à l'aide de catapultes, d'onagres, de tré-



EUGÈNE TURPIN,
le génial inventeur de la mélinite,
dans son laboratoire.

buchets, de flèches à feu, de tubes et seringues à feu, dans des tonneaux, des pots, des pelotes ou balles à feu, etc., on constate que le jet de pétrole ou de goudron enflammés, lancés sur nos tranchées par l'ennemi, n'est qu'un retour en arrière. Dès la veille de la guerre, j'ai proposé, sans succès, tout un système d'obus et d'engins incendiaires, asphyxiants, explosifs, etc., pour l'attaque des troupes, tranchées, etc., et aussi des études complètes pour l'attaque et la défense contre les sous-marins, les torpilles, etc. En fait, le « nettoyage » des sous-marins se fait avec un système que j'ai indiqué depuis plus de quinze ans et que j'ai communiqué à nouveau à Paris et à Londres, depuis la guerre, à l'aide de filets et de torpilles à la traîne, par des petits bateaux à grande vitesse et armés de canons-revolver ou autres.

L'emploi de substances asphyxiantes, suffocantes ou de poison remonte aux

temps les plus reculés et déjà la question de s'en servir ou de ne pas s'en servir était discutée chez les Romains, entre Caius Fabricius et

Æmilius, au sujet de l'emploi, à la guerre, d'un poison proposé par un médecin nommé Pyrrhus. Jules César et Cicéron discutèrent sur le même sujet. Cette question fut encore agitée sous Charlemagne, et plus tard, en 1625, par Grotius.

Dans les traités d'artillerie et de pyrotechnie, de nos jours, on trouve encore les balles à feu, les bombes incendiaires et les bombes asphyxiantes composées, notamment, de salpêtre et de soufre, ce qui produit de l'acide sulfureux irrespirable.

LE FEU QU'ON JETTE, LES FUSÉES ET LES TORPILLES AÉRIENNES

Depuis mars 1915 les Allemands, à l'aide de récipients sous pression ou d'obus, lancent sur nous et nos alliés de grandes quantités d'acide sulfureux liquéfié, plus actif, de brome, de chlore liquéfié, de peroxyde d'azote, etc. On sait que dès le début, la veille de la guerre même, j'avais proposé ces composés et beaucoup d'autres avec tous les engins voulus pour les lancer : bombes, récipients, obus, etc. Mais on m'opposa les prétendues conventions de La Haye de 1899.

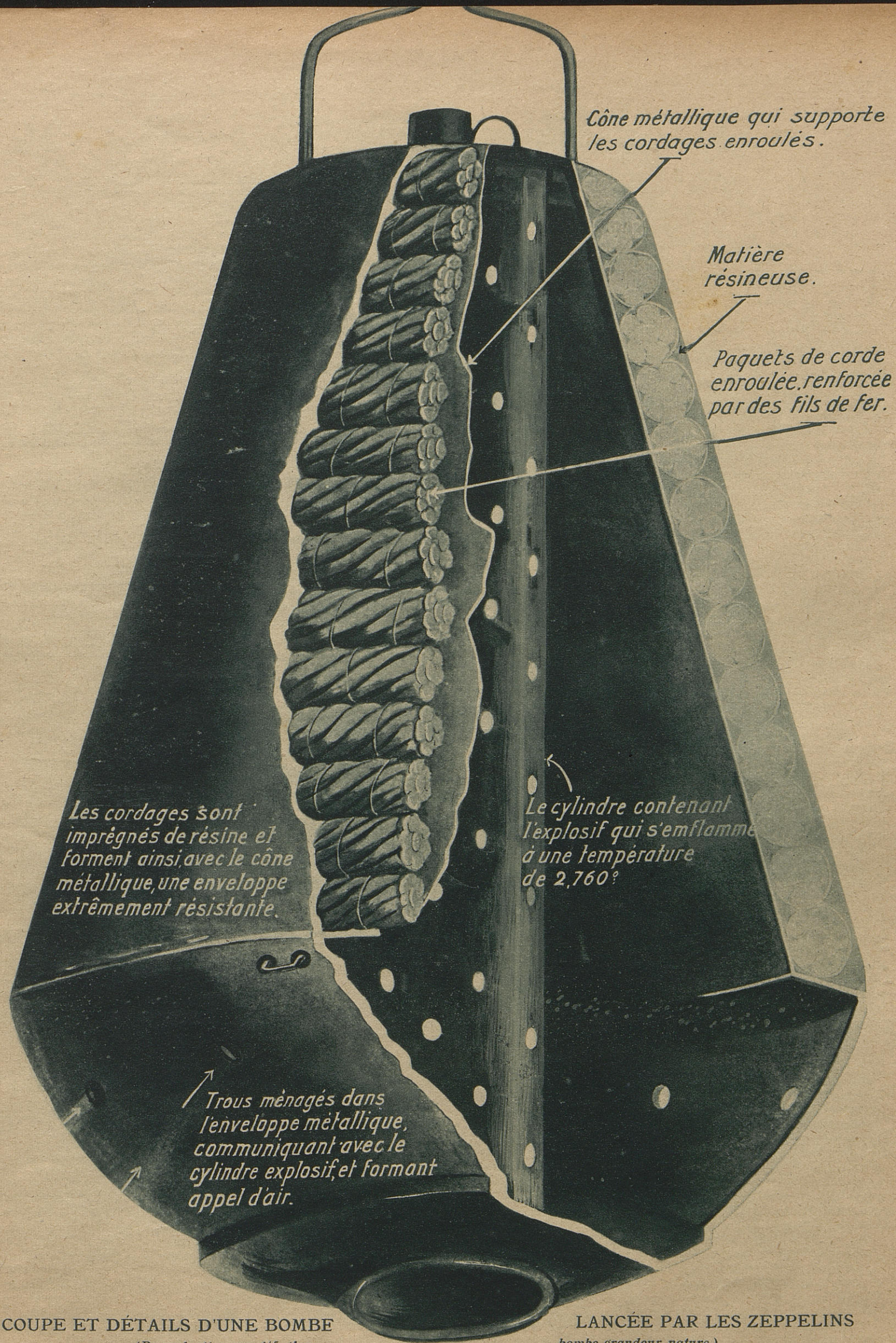
Le feu grégeois, comme nous l'avons vu, contenait du soufre, du salpêtre et des résines; ce fut le point de départ de la poudre noire. On remarqua, en effet, que plus les proportions de salpêtre étaient grandes dans le mélange, plus la combustion était énergique et devenait même violente. Des tubes à feu ainsi chargés qui s'élançaient d'eux-mêmes dans l'espace, donnèrent naissance aux fusées volantes ou à baguette qui, encore de nos jours, font la base des feux d'artifices. Ces fusées furent en usage dès les temps les plus reculés, en Chine, aux Indes, en Arabie, etc., comme engins de réjouissance ou de guerre. Ce fut le premier usage de la vieille et si docile poudre noire dont les proportions : six, as et as :

- 6. de salpêtre.
- 1. de charbon ou résine.
- 1. de soufre.

sont encore à peu près les mêmes de nos jours :

- Salpêtre 75.
- Soufre 12,5 ou 10.
- Charbon 12,5 ou 15.

Dans les fusées, cette poudre est à l'état de poussier comprimé, et fuse sans exploser. Il est probable que par une cause ou par une autre, quelques-unes de ces fusées étant mal chargées, ou encore que pendant qu'on faisait le mélange dans un mortier, des explosions se produisirent. Ces accidents auront ainsi mis à jour la puissance et l'explosibilité de cette poudre qui, dès lors, donna elle-même naissance à l'artillerie vers 1200. C'est à tort que l'on a attribué l'invention de la poudre à Berthold Schwartz,



COUPE ET DÉTAILS D'UNE BOMBE

(Reproduction aux 4/5 d'ane

Les zeppelins lancent deux sortes de bombes : des bombes incendiaires et des bombes explosibles. Dans leur raid sur Paris, ils en lancèrent des unes et des autres. Celle que nous représentons ci-dessus est une bombe incendiaire. La matière incendiaire contenue dans la

LANCÉE PAR LES ZEPPELINS

bombe grandeur nature.)

bombe consiste en un mélange d'aluminium en poudre très fine et d'oxyde métallique. Quand le mélange est enflammé au moyen de magnésium, l'oxygène de l'oxyde, combiné avec l'aluminium, forme un mélange en fusion qui dégage une chaleur énorme.

moine de Fribourg-en-Brisgau, vers 1300, ou au moins anglais Roger Bacon, vers 1250. La poudre était connue avant et déjà, en 1232, les Chinois et les Tartares se battaient avec des armes à feu. En 1273 au siège de Sijildmesa, le sultan du Maroc, Yousouf, se servit de gros canons et de poudre pour lancer des graviers, du fer et des pierres. Les fusées à la Congrève ou fusées de guerre de gros calibres, sont très anciennes, mais Congrève, en Angleterre, les a perfectionnées vers 1800 et les Anglais s'en sont beaucoup servis aux Indes. Nous-mêmes, en Crimée (1854) et les Autrichiens en Italie (1859) en fimes usage. A la bataille de Leipzig, en 1813, les Prussiens en firent un terrible emploi contre nous et on a même attribué la victoire à ces engins autant qu'à la trahison des Saxons dont nous fimes victimes.

Ces fusées de guerre avec baguette directrice d'une grande longueur se dirigeaient mal et, comme le dit le commandant Plessix dans son cours d'artillerie, on chercha, en vain, pendant cinquante ans, un moyen de diriger ces engins sur lesquels on fondait de grandes espérances. J'ai repris en 1892 cette question dont j'ai résolu le problème, avec le concours de l'Etat, et j'ai établi une fusée autopropulsive et autogyroscopique pesant environ 50 kilogrammes, ayant 140 millimètres de diamètre (calibre) qui, partant seule, sans canon, s'est très bien dirigée et a eu, en conséquence, une portée de 4 500 mètres.

Le contrat, entre moi et l'Etat, a été rompu sans raison et l'on n'y a pas donné suite. C'est un projectile semblable, copié d'après mon système, et à mon corps défendant, que les Allemands, comme on l'a publié en décembre 1914, lancent sur nous et nos alliés sous le nom de *torpilles aériennes*, soit de la terre ferme, soit de leurs Zeppelins. On aurait pu faire de très grosses fusées de ce système qui auraient été fort utiles. Comme on le voit, les vieilles fusées d'il y a six ou sept siècles et plus sont, perfectionnées, encore en usage dans la guerre actuelle.

LA POUDRE A CANON EST NÉE DES FUSÉES

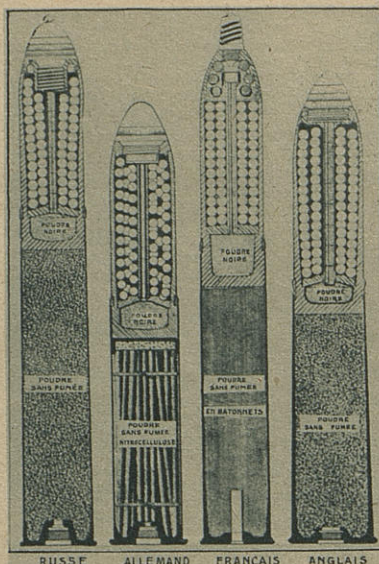
On croyait qu'avec les armes à tir rapide et à longue portée, en usage aujourd'hui, la baïonnette ne servirait plus jamais et on a failli la supprimer ; or, comme avant l'invention de la poudre, on en arrive à des corps affreux et c'est, en somme, la baïonnette qui décide du sort des combats et des attaques, dans la plupart des cas.

Le couteau, le sabre, le poignard, trouvent encore leur utilité au milieu de la mitraille lancée de plusieurs kilomètres de distance.

L'invention du grenage de la poudre, qui remonte à 1452, a transformé complètement l'usage de cette substance et c'est bien de ce simple progrès que date réellement l'artillerie. Jusque-là, on employait la poudre à l'état de poussier. Or, sous cette forme, elle brûle mal et fuse si elle est tassée.

Grenée, au contraire, sa combustion est régulière et rapide parce que le feu se transmet rapidement dans la masse par les interstices laissés entre les grains. Suivant la grosseur de ces grains, on peut obtenir des combustions plus ou moins vives et faire varier les effets considé-

ablement. La poudre de chasse, extra-fine, comporte jusqu'à 80 000 grains dans 1 gramme et la poudre à canon a des grains qui pèsent jusqu'à 10 et 12 grammes chacun. On voit l'étendue de la gamme des



COUPE DES DIFFÉRENTS TYPES D'OBUS A SHRAPNELLS EMPLOYÉS PAR LES PUISSANCES ALLIÉES

C'est le lieutenant H. Shrapnell qui donna son nom à ce nouveau projectile dont l'invention date de 1814. Comme on le voit dans les coupes ci-dessus, la charge de l'explosif dans le culot varie avec les quatre types employés. C'est ainsi que l'obus à shrapnell russe peut envoyer de 220 à 360 balles à une distance d'environ 6 kilomètres.



DANS UNE USINE DE GUERRE : L'ENTREPOT DES OBUS Avant leur départ aux centres de ravitaillement en munitions, les obus sont classés et divisés en lots spéciaux.

vités de combustion que l'on peut obtenir.

Bien que la vieille poudre noire se soit toujours montrée très stable et très docile, on a cherché constamment à réaliser d'autres poudres plus fortes pour la remplacer. Néanmoins, pendant des siècles, elle suffisait à tout charger : les canons, les bombes, les obus, les fourneaux de mines, etc. On lui reprochait de laisser trop de résidus solides, ce qui constitue une perte d'énergie. L'idéal, en effet, était d'obtenir un explosif se transformant complètement en gaz et en chaleur. Or, la poudre noire laisse un résidu de plus de 60 p. 100 de son poids.

Il est utile de dire, ici, qu'une explosion n'est, en somme, dans le cas présent, qu'une combustion plus ou moins vive de corps

composés d'agents oxydants et combustibles et portant en eux-mêmes l'oxygène suffisant pour les faire brûler à vase clos sans le concours de l'oxygène de l'air. C'est une combustion interne. Suivant la rapidité de cette combustion, on obtient avec une même substance des efforts très différents. Ceci dit, on conçoit que pour créer un composé explosif, il suffit de mélanger ou de combiner un agent oxydant : nitrates, chlorates, acide azotique, etc., avec un corps combustible. Partant de ce principe, on a fait un grand nombre de poudres nouvelles que nous allons étudier.

NOUVELLES POUDRES CHLORATÉES ET PICRATÉES

Les chlorates ont été découverts par BERTHOLLET en 1788 et les picrates le furent la même année par Haussmann. Ces derniers sont formés d'une combinaison de l'acide picrique, découvert par le même, en même temps, avec une base : potasse, soude, ammoniacque, etc.

Toutes les poudres chloratées et picratées sont assez dangereuses à manipuler, et si on les mélange ensemble on obtient alors des mixtures au moins aussi dangereuses que la nitroglycérine pure.

Dès le début de sa découverte, Berthollet a voulu substituer le chlorate de potasse au salpêtre de la poudre noire, mais les chlorates sont extrêmement sensibles aux chocs, en présence du soufre. Aussi cet essai détermina-t-il, à la poudrière d'Es-sonne, une terrible catastrophe qui fit plusieurs victimes, dont la fille du directeur. Berthollet, présent, échappa à la catastrophe.

Tous les combustibles : soufre, charbon, sucre, graisses, huiles, matières amy-lacées (ou semblables à l'amidon), etc., mélangées à un chlorate dans les proportions de 15 à 20 p. 100 pour 80 à 85 p. 100 de chlorate de potasse, par exemple, donnent naissance à un composé explosif ou détonant, et qui peut, suivant le corps employé, être extrêmement dangereux. En 1883, j'ai composé une poudre, dite à double effet, approuvée, après de longs essais, par le Service et la Commission des poudres et salpêtres, et dont voici la formule :

Chlorate de potasse	80	}	100
Goudron liquide, de gaz	10		
Charbon de bois en poudre	10	}	2%
Bicarbonate de soude	2%		

Cette poudre *explose* vivement par le feu et *détone* si on l'allume avec un détonateur chargé de fulminate de

mercure, comme le fait la dynamite. Les poudres à base de picrates, sauf le picrate d'ammoniacque, sont aussi fort dangereuses, mélangées avec le chlorate de potasse.

EUGÈNE TURPIN.

(A suivre.)

Dans le prochain numéro :
La Guerre Sous-Marine
PAR
A. ROUSSEAU



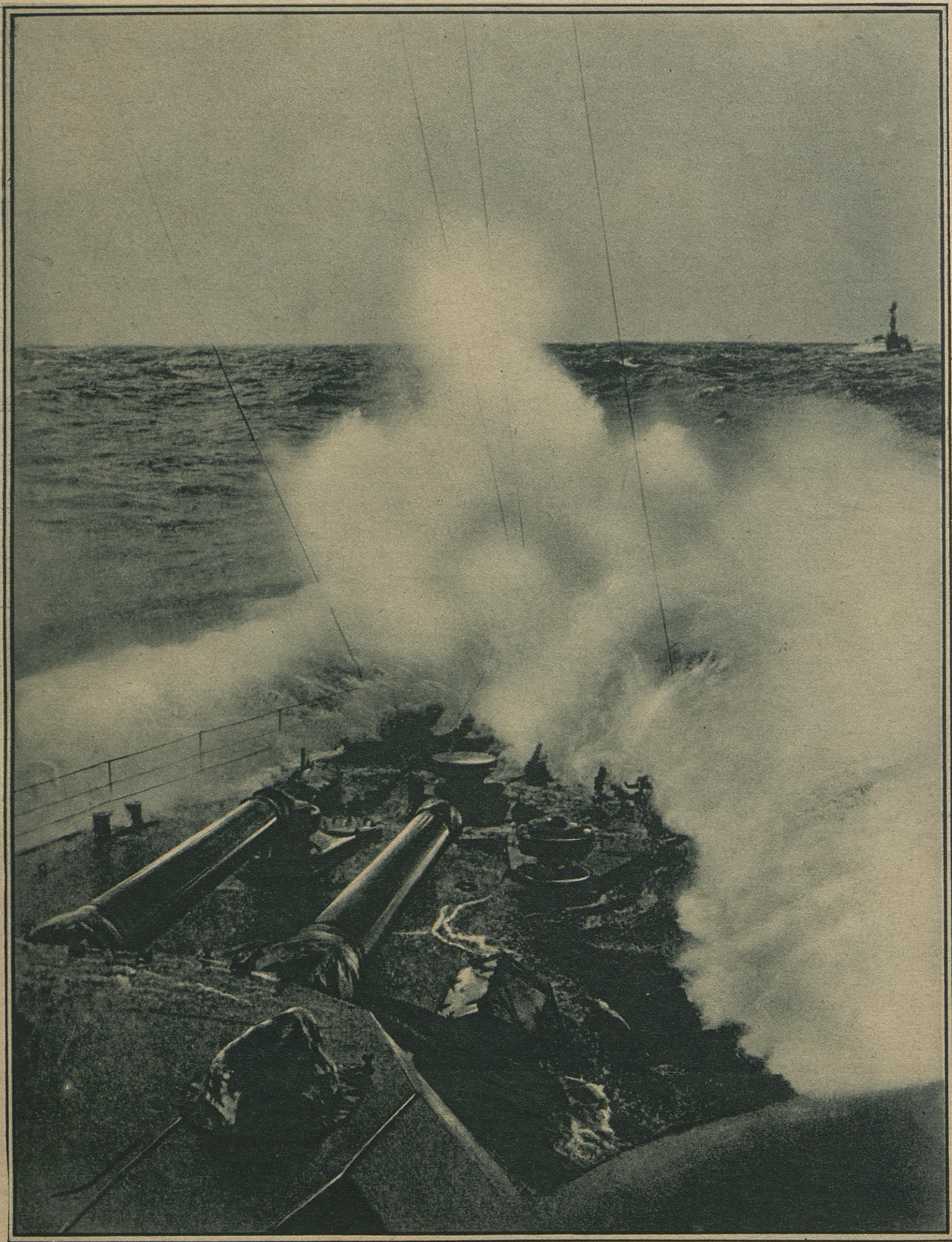
Le Docteur Barany, " prix Nobel de médecine

Nijinsky, le plus célèbre des danseurs russes, se trouvait fortuitement en Hongrie au début des hostilités. Découvert en décembre dernier par la police à Budapest où il séjournait incognito, il fut mis en captivité. Mais on dit que le baron Burian, en reconnaissance sans doute des joies esthétiques qu'il doit à l'admirable artiste, serait disposé à échanger cet otage de choix contre un Autrichien illustre aussi et prisonnier des Russes dont la renommée mondiale serait égale, bien que dans un tout autre ordre d'idées, à celle de Nijinsky. Il s'agirait du Dr Barany, qui fut jadis titulaire d'un grand prix Nobel de médecine. L'art chorégraphique et la science médicale s'équivalent aux yeux d'un président de conseil. Voilà qui ne manque point d'imprévu, on en conviendra.



Le danseur Nijinsky, prisonnier des Autrichiens.

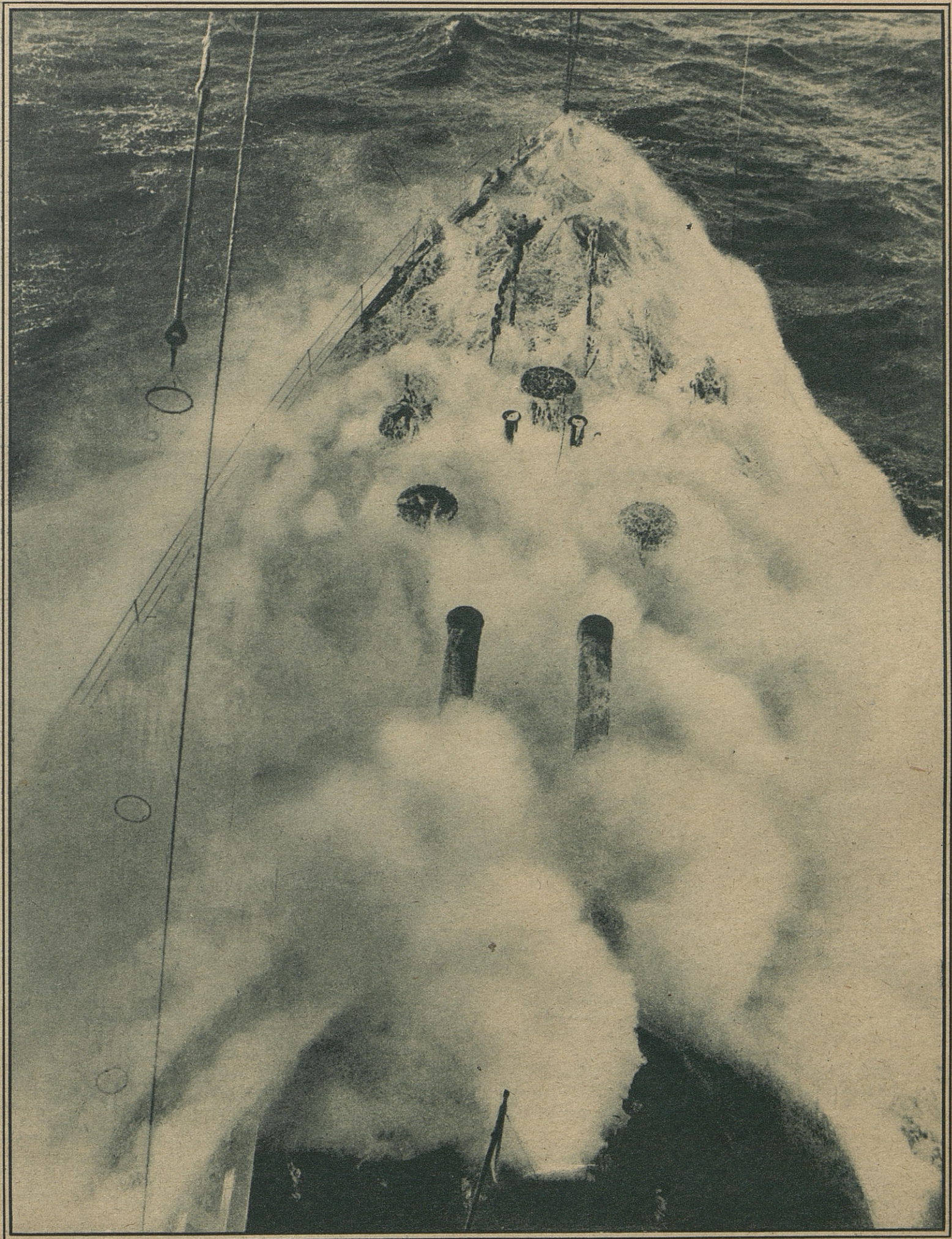
PLIC



DANS LA MER EN FURIE : L'AVANT SOUS LA LAME

Ces deux remarquables photographies ont été prises par un officier de marine qui fait bonne garde à bord de son cuirassé, dans la mer du Nord, et bloque la côte allemande, avant la

grande bataille navale dont l'espoir met aux yeux de chaque marin une flamme. Comme on le voit, la lutte à bord contre la mer en folie est aussi rude que dans les tranchées. Les docu-



LA LUTTE DE LA VAGUE ET DES CANONS

ments furent pris du haut d'un mât où l'officier se fit attacher pour ne pas être vingt fois jeté à la mer. A gauche, le gaillard d'avant est tout entier submergé par une énorme lame ; à droite,

les canons et les tourelles cuirassées semblent lutter contre la trombe d'eau et d'embrun qui les submerge. Les matelots, qui pourtant en ont vu de dures, se sont réfugiés dans l'entre-pont.

J'ai vu.



LES BELGES N'ONT PAS PEUR DU FROID... EN PLEIN HIVER, ILS NETTOIENT LEURS CANONS DANS LA MER, PRESQUE SOUS LE FEU DE L'ENNEMI

La scène pittoresque dont nous donnons ci-dessus la reproduction a été prise il y a quelques semaines à B... les Dunes, sur cette partie de la côte de Belgique dont les Allemands n'ont pas pu

s'emparer en dépit de tant d'efforts et de pertes en hommes considérables. Par un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro, à quelques cents mètres de l'ennemi dont les batteries étaient tapies der-

rière des monticules de sable, tout un escadron d'artillerie belge décida d'aller nettoyer dans la mer même ses canons, ses caissons et ses chevaux. Ils ne pensaient pas il est vrai l'ennemi si proche. Quel-

ques instants après qu'un des servants eût pris le document ci-contre, une grêle de balles et d'obus vint mettre fin à la baignade. Il n'y eut heureusement que quelques blessés, vite emportés par les camarades.

L'ARMÉE NOIRE¹ (suite et fin)

Par le général ARCHINARD

LES OBJECTIONS A LA CRÉATION DE L'ARMÉE NOIRE

A ces résultats, que peuvent opposer ceux qui se chagriraient de nous voir mettre sur pied une armée noire imposante?

La diminution de la main-d'œuvre dans la colonie, son renchérissement? Cette considération est d'importance infime devant la nécessité de vaincre à tout prix.

Les difficultés d'encadrement sans enlever de leur valeur aux unités de troupe blanche déjà engagées ou à des unités qui le seront plus tard? Mais, en temps de guerre, toute jeune classe qui arrive, qu'elle soit noire ou blanche, nécessite des efforts pour son encadrement, et les noirs, tout bien considéré, sont peut-être plus faciles à encadrer que les blancs car, de façon très générale, le fait d'avoir des blancs à leur tête suffit déjà pour donner confiance à nos tirailleurs, ces blancs fussent-ils de médiocres chefs.

Le danger de provoquer des révoltes? Mais, outre que nous ne faisons appel qu'à des volontaires, le gouverneur général a déclaré n'avoir rencontré dans l'ensemble de notre grande colonie aucune trace d'intrigue chez les musulmans ni, chez les autres, aucune hostilité qui vaille d'être notée autrement que pour mémoire.

La difficulté d'instruire et de discipliner des recrues en quelques mois pour les avoir encore en temps utile? La valeur guerrière des noirs? Le développement de cet article répondra, je pense, à ces objections.

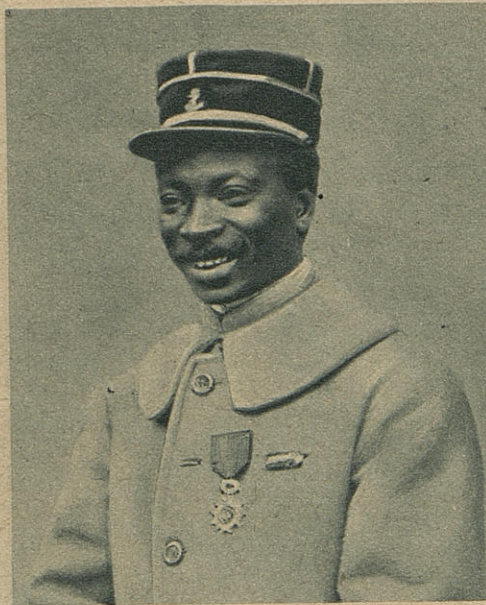
Certains prétendent aussi que les noirs ne résistent pas aux rigueurs hivernales de nos climats, si c'est en France qu'on doit les employer, et craignent qu'il y ait trop de précautions à prendre avec eux, non seulement pour éviter une mortalité excessive, mais pour pouvoir les maintenir en état d'être pratiquement utilisés.

LES NOIRS SUPPORTENT FORT BIEN LES GRANDS FROIDS

Mais, devant Daba, dont je parlais tout à l'heure, je me rappelle que nous avons eu terriblement froid. Le thermomètre descendait au-dessous de zéro. Dans la plaine immense, à perte de vue autour du village fortifié, pas un arbre, pas un morceau de bois pour faire du feu. La récolte du mil avait été enlevée et il ne restait même plus de paille sur la terre nue toute blanche de givre. Cependant, nos tirailleurs, vêtus seulement de légère cotonnade appelée *guinée*, grelottaient sans se plaindre. Partout au Soudan, pendant les trois mois de la saison froide, le thermomètre descend — mais la nuit seulement — jusqu'à 7, parfois 3 degrés centigrades, et même au-dessous de zéro, si bien qu'il n'est pas rare de constater un écart d'une trentaine de degrés entre cinq heures du matin et deux heures de l'après-midi.

Les intempéries peuvent éprouver nos Soudanais, mais elles ne sont pas pour les effrayer ni les mettre hors de service. En France, nous avons une tendance à regarder les noirs comme tellement déprimés par les rigueurs du froid qu'au lieu de les entourer de quelques soins et de prendre les

(1) Voir le commencement de l'article dans le n° 65.



Le lieutenant Dina-Salifou, chevalier de la Légion d'honneur, fils de l'ancien roi nègre du Bénin.

quelques précautions qui permettraient d'en tirer tout le précieux rendement, quelques-uns, et parmi leurs officiers eux-mêmes, habitués à les voir tout endurer en Afrique sans qu'on ait à s'en soucier, oublient leurs qualités et donnent trop de place aux critiques.

LES EUROPÉENS JUGÉS PAR LES NOIRS

Il est piquant de rapprocher de l'opinion que certains se font des noirs en France celle que les noirs se font de nous au Soudan. Il a fallu multiplier les exemples de randonnées rapides, de longues marches forcées pour leur démontrer que, nous autres blancs, nous ne progressions pas toujours et fatalement comme des escargots, continuellement malades et obligés de porter avec nous l'équivalent d'une maison meublée.

Sans cette opinion que se font de nous les noirs, aussi fausse que celle que nous nous faisons d'eux-mêmes, bien des résistances meurtrières nous eussent été épargnées pendant la conquête de notre domaine colonial. En 1881, malgré l'ardeur guerrière des jeunes hommes, les vieillards de Goubanko — un village fortifié qui arrêta nos convois — allaient consentir à la soumission qu'exigeait le colonel Borgnis-Desbordes quand un transfuge vint leur exposer que nous étions peu nombreux, malades, incapables de nous tenir debout et dans un tel état de faiblesse qu'il serait facile de nous battre.

La résistance fut décidée. Les sorciers allèrent tracer des signes cabalistiques sur les sentiers qui conduisent au village. Une poule noire fut sacrifiée en grande cérémonie et suspendue à un grand arbre au pied duquel passait la route que nous devions suivre.

Il fallut canonner le village, y faire brèche, lancer une colonne d'assaut commandée par le commandant Voyron. La première enceinte enlevée, on dut faire avancer une compagnie d'ouvriers d'artillerie, que je commandais comme capitaine. La défense était énergique et à chaque instant plus

vive. Un troisième assaut fut nécessaire pour emporter la troisième enceinte où les derniers défenseurs se battirent en désespérés et ne laissèrent que des cadavres au milieu de l'incendie qui dévorait le village.

De notre côté, un sang précieux avait coulé. Parmi les tués se trouvait le capitaine Pol, de l'artillerie de marine qui, avant d'expirer, disait au colonel Desbordes : « Dites à mon père que je suis mort en soldat. Je n'ai qu'un regret, ce n'est pas ici, sous les coups des noirs, que j'aurais voulu tomber. »

LES SOLDATS NOIRS SERAIENT VITE PRÊTS

Parmi d'autres objections faites à l'établissement d'une armée noire, il en est une qui, au premier abord, semble présenter quelque valeur : Pourra-t-on faire assez vite pour que les contingents fournis soient en mesure de figurer dans les batailles qui se livreront, l'hiver fini?

Assurément, il vaudrait mieux avoir plus de temps devant soi. Il s'en est écoulé beaucoup avant que les mesures nécessaires aient été prises, et elles ne sont pas encore toutes prises. Nul ne sait cependant quelle sera la durée de la guerre, et il ne faudrait pas jeter le manche après la cognée parce que les troupes sur lesquelles on peut compter ne seront mobilisables qu'avec quelque retard sur la date que nous avons escomptée.

L'opinion que les tirailleurs indigènes ne valent que quand ils ont plusieurs années de service n'est pas exacte, j'ai pu le constater souvent et l'expérience de cette guerre peut aussi le démontrer.

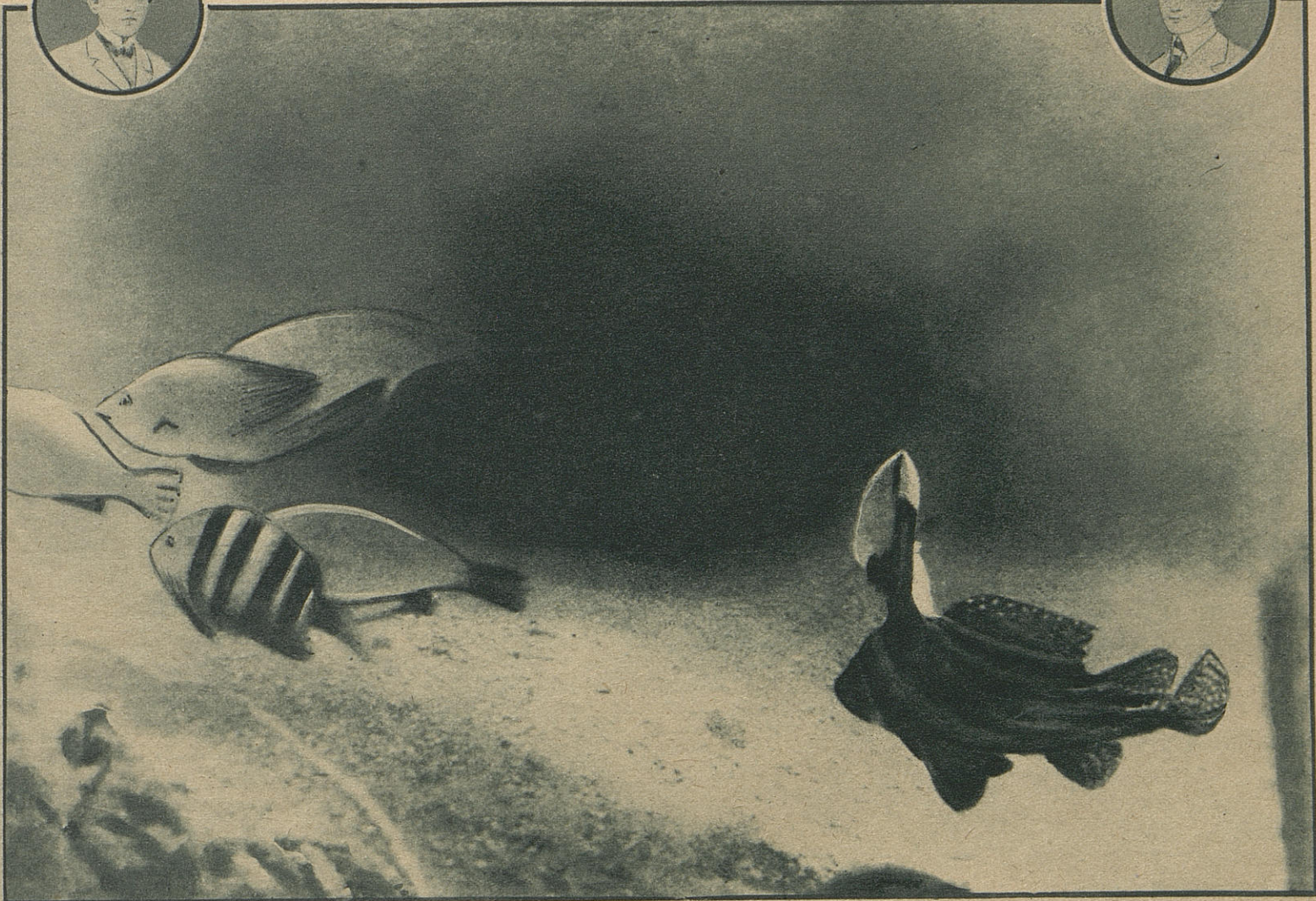
Pendant les campagnes du Soudan, j'ai dû faire appel à des compagnies de tirailleurs auxiliaires qui étaient recrutés pour la durée d'une campagne, autant que possible parmi d'anciens tirailleurs, mais comme il y avait peu d'anciens tirailleurs alors, le plus grand nombre étaient des volontaires qui n'avaient pas encore compté dans nos rangs. Quelques mois suffisaient pour en faire de bonnes troupes. C'étaient toujours les compagnies auxiliaires que je mettais en tête pour les assauts, c'étaient elles qui étaient les premières à la peine, mais elles étaient aussi les premières à l'honneur. Les officiers, les sous-officiers le savaient et leur ambition était d'y servir. Des officiers, des secrétaires de l'état-major y étaient affectés et complétaient l'encadrement au moment du combat.

Il y a évidemment un temps nécessaire et indispensable pour faire un bon soldat, mais on peut dire que la pratique a justifié pour une partie l'opinion du général Bonnal écrivant en 1910 : « Je ne suis pas partisan de la création de réserves noires, attendu qu'on recrute des jeunes gens tant qu'on en veut et à peu de frais. Or, aussi bien chez les noirs que chez les blancs, il faut être jeune pour se faire tuer le sourire sur les lèvres... » et « ... j'estime qu'une division de troupes noires est susceptible de faire une large brèche dans une ligne de bataille occupée par les Allemands. Les conditions pour la réussite d'une telle attaque sont que celle-ci soit préparée par nos troupes nationales et que le lieu de départ de l'attaque des noirs soit choisi avec art. »

(Voir la suite page 124.)

J'ai vu...

QUAND LES SOUS-MARINS TRAVAILLENT
EN TEMPS DE PAIX. — POUR LA SCIENCE



Les procédés des Allemands dans la guerre sous-marine ont failli déshonorer le merveilleux instrument d'études qu'est le submersible. Il permet, en temps de paix, d'arracher à la mer tant de secrets qui satisfont notre curiosité passionnée de l'Inconnu. Voici dans l'ordre pittoresque quelques photos curieuses

prises par les frères Williamson (en médaillon) à bord d'un sous-marin où ils opéraient dans une chambre à fenêtres de verre à dix mètres environ de profondeur. On y voit, en haut quelques poissons bizarres, à gauche un fouilleur des mers au travail et à droite la lutte angoissante entre un requin et un Hindou.

Nos noirs n'ont pas cessé de justifier la bonne opinion qu'on avait d'eux. Ils se sont mesurés, à leur très grand honneur, avec la Garde prussienne dans les marais de Saint-Gond.

LES NOIRS SONT DE RUDES GUERRIERS

Aux Dardanelles, sur la rive asiatique, c'est à un régiment colonial mixte (1 bataillon blanc, 2 bataillons noirs) que l'honneur échet, pour faire diversion, de prendre pied le premier sur la côte turque.

Le bataillon sénégalais comptait une grande majorité de très jeunes tirailleurs, recrutés sans grande sélection et instruits à la hâte. Le régiment n'avait pu acquérir un peu de cohésion que pendant une quinzaine de jours passés en Égypte. Le débarquement s'opéra en plein jour. Dès que, nos vaisseaux ayant interrompu le bombardement, les embarcations remorquées par les vedettes de l'escadre furent à bonne portée de la côte, une grêle de balles les accueillit tandis que la batterie turque d'In-Lépé activait son tir; une marmite de 210 tombe en plein dans un canot et broie une trentaine d'hommes; une autre marmite disloque l'unique débarcadère.

Sans s'affoler, sénégalais et marsouins sautent dans l'eau jusqu'au cou, mettent baïonnette au canon et les deux vagues, la noire et la blanche, déferlent sur la plage sous les balles et la mitraille. Le vieux fort est enlevé de haute lutte, et après lui, sur les talons des Turcs en fuite, rue par rue, le village tout entier. Ce tour de force est réalisé avant midi. On se heurte aux tranchées turques, on organise la défense et, pendant la nuit, le régiment, sans se laisser entamer un seul moment, refoule sept assauts de toute la division Erenkeui. On se bat toute la journée du lendemain, 2 000 cadavres gisent devant nous, nous faisons plus de 500 prisonniers et, à huit heures du soir, quand la diversion est jugée suffisante et que l'ordre arrive de se rembarquer, l'opération se fait dans le plus grand ordre pendant que les Turcs, trompés par l'activité qu'ils observent du côté de la plage, croient à un débarquement de renforts et continuent leur arrosage méthodique de marmites. Une seule fut meurtrière, elle tomba dans un groupe et nous mit une quarantaine d'hommes hors de combat.

Pour jeunes de service qu'étaient ces noirs qui s'illustrèrent à Koum-Kaleh, on en avait fait cependant des tirailleurs avant de leur faire quitter le Sénégal. Il n'en a pas toujours été de même. Des noirs, aussitôt recrutés, furent embarqués et ne furent instruits qu'une fois en France, dans des camps d'instruction. Les résultats ne furent pas heureux. Quelques critiques venues de Gallipoli ont été une indication qui a été mise à profit.

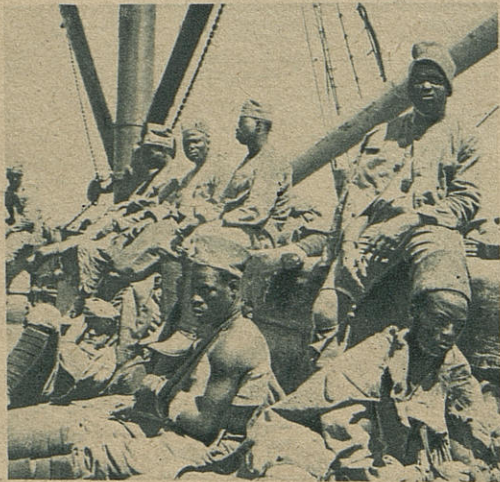
**CE QUE PENSENT
DES NOIRS LEURS OFFICIERS**

Sans prétendre énumérer tous les prodiges de valeur de nos tirailleurs noirs sur l'Aisne et sur l'Yser, j'ai sous les yeux des lettres d'officiers qui ont vécu et combattu avec eux, et je ne résiste pas au plaisir d'en détacher quelques passages. Ils diront ce que pensent d'eux ceux qui les connaissent le mieux.

« Espérant les terroriser, les Allemands, chaque fois qu'ils se sont trouvés en face d'eux aux tranchées ou en rase campagne, ont fait contre eux de grands efforts d'artillerie. D'eux-mêmes, plutôt que par souvenir des recommandations faites, c'est en se portant en avant que les tirailleurs cherchaient à se soustraire au feu de l'artillerie.

« Sur l'Yser, le bataillon a attaqué en terrain entièrement découvert, coupé de

50 mètres en 50 mètres de canaux ayant parfois de 4 à 5 mètres de large et 2 mètres de profondeur. Il a dû faire diverses manœuvres et des déploiements, traverser des canaux à la nage sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie. Il a combattu de huit heures du matin à la tombée de la nuit, s'est mis à creuser des tranchées à 100 mètres de l'ennemi. Il a repris l'offensive le lendemain matin et ainsi de suite pendant trois jours et trois nuits, restant au contact de l'ennemi sous un feu violent, les hommes mouillés jusqu'aux épaules par les bains forcés, transis par la pluie et la température de novembre. Et la vie continue quelque temps ainsi quand, le 9 novembre à huit



Des héros noirs blessés à Koum-Kaleh pendant l'attaque du front turc.



Un groupe de Sénégalais qui furent les terribles nettoyeurs des tranchées en Champagne.

heures du soir, le bataillon reçoit l'ordre d'attaquer. Il part en pleine nuit sous le brouillard glacial. A cinq heures du matin l'ennemi n'a pas éventé le mouvement. Le dispositif d'attaque se déclenche: deux premières lignes de tirailleurs sénégalais; des tirailleurs algériens les appuient, formant des échelons débordants et la réserve. On arrive aux fils de fer allemands; les sapeurs du génie les coupent.

« Accueillie par une décharge formidable, la première ligne est couchée par terre, la deuxième ligne dépasse la première et entraîne les survivants. Les tirailleurs foncent dans les fils de fer, se battent corps à corps dans les tranchées avec les chasseurs à pied allemands.

« Non soutenus, la plupart des officiers tombés, et trop peu nombreux, les tirailleurs se retirent sans avoir été chassés. Ce qui reste du bataillon reprend le service de tranchées, mais quelques jours plus tard, après de nouvelles pertes, ses débris sont renvoyés à l'arrière. Le bataillon a fini son

rôle, faute de combattants, mais s'il a disparu du front, il a fait payer cher sa disparition à l'ennemi.

LES TIRAILLEURS DANS LA NEIGE

« La compagnie avait passé l'hiver à Laghouat et Gardaïa avec un mètre de neige et 4° au-dessous de zéro pendant des semaines. Les tirailleurs s'amusaient beaucoup à se battre avec des boules de neige. Pas de malades, alors qu'il y avait des bronchites l'été, la chaleur les poussant à se mettre dans les lavoirs en pleine transpiration.

« Quinze jours d'étapes à pied, sans trainards, pour arriver au chemin de fer.

« Les tirailleurs se sont bien conduits à Reims puis à Arras, où aucune troupe n'aurait pu mieux faire dans les circonstances où ils étaient placés.

« Le froid a commencé à se faire sentir en novembre, non par maladie (ni rhume, ni bronchite), mais par l'œdème des pieds, les tirailleurs retirant leurs chaussures qui n'étaient pas faites pour eux.

« Ils ont marché en terrain découvert sans broncher, sous une pluie d'obus et de mitraille de gros et de petits calibres. Leurs grosses pertes n'ont pas le moins du monde affecté leur moral. Ils ont séjourné dans les tranchées pleines d'eau sans autre inconvénient que de l'œdème des pieds et des pieds gelés; leur capitaine, bien que blanc, a d'ailleurs eu le même sort.

« En résumé, les Sénégalais ont été de la plus admirable bravoure et ils ont tenu toutes leurs promesses. Le froid ne les a touchés que parce qu'il rend leur sommeil lourd, mais il ne les atteint pas autrement et, à cet égard, ils sont encore supérieurs aux Algériens. Un peu plus acclimatés à la France, ils auraient été, à ce point de vue, égaux à toute autre troupe.

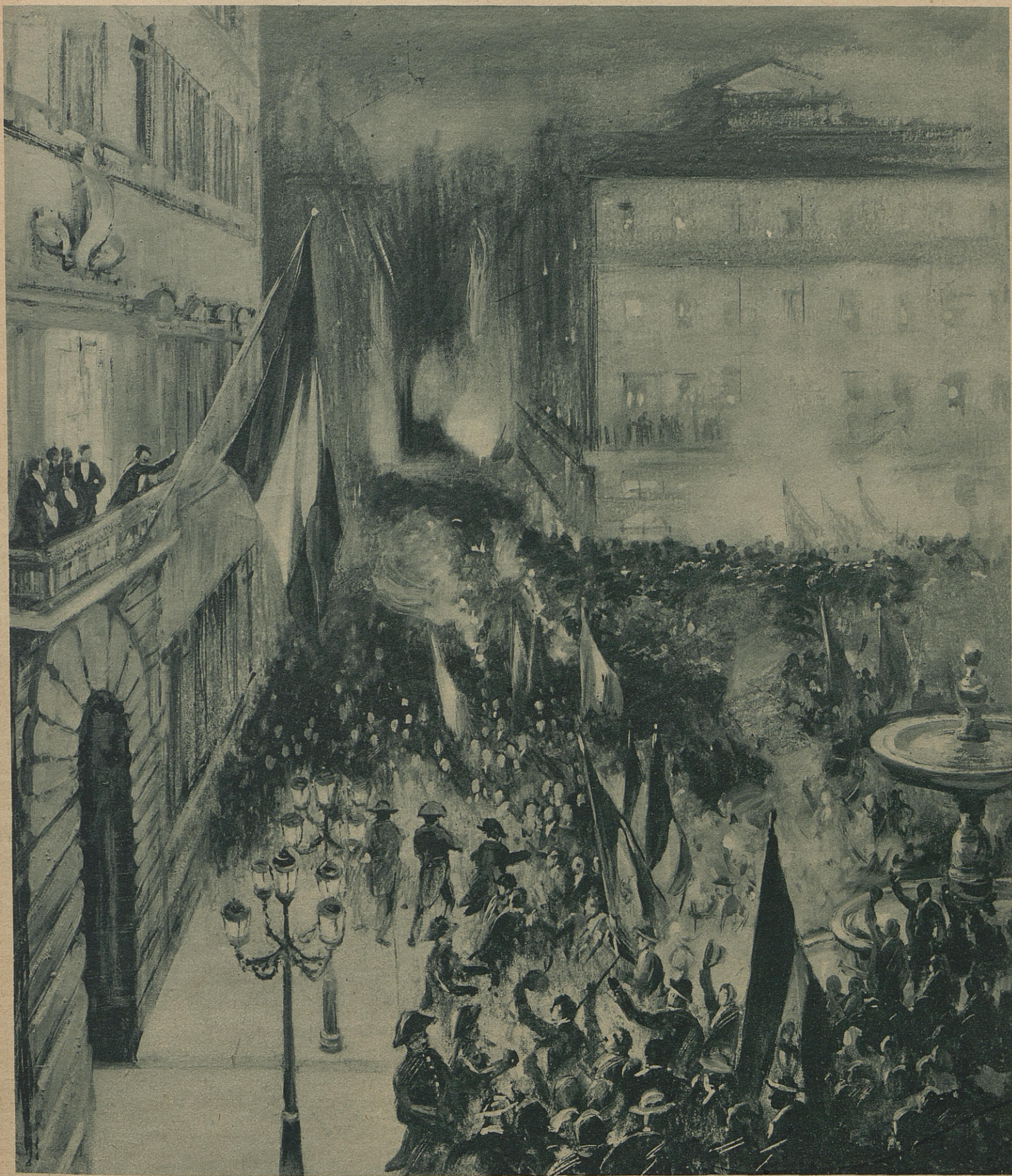
**SACHONS EMPLOYER LES NOIRS, ET ILS
NOUS RENDRONT LES PLUS GRANDS
SERVICES**

Et les citations pourraient continuer ainsi, toutes à peu près analogues si ce n'est semblables. On en peut conclure que, pour les noirs comme pour tout le monde, l'hiver est la saison la plus dure et qu'ils y sont d'autant plus sensibles qu'il est impossible de les soumettre à un acclimatement progressif, sauf cependant en les amenant en France dès le début du printemps, leur instruction étant faite en Afrique en automne et en hiver. Mais on doit en conclure aussi que l'hiver même ne les rend pas inutilisables et, nous rappelant ce que disait le général Bonnal, on voit quels immenses services ils peuvent toujours rendre, puisque c'est surtout comme troupe de choc qu'ils excellent, qu'il faut toujours en arriver au choc pour prendre possession du terrain et que c'est le choc qui coûte le plus cher en hommes.

Soignons donc nos noirs en France, comme nous soignons nos blancs dans nos colonies. Ne les laissons pas perdre de leur valeur dans nos tranchées quand il y fait trop froid pour eux. Cherchons à les tenir en bon état tout près du front, toujours prêts à participer à une attaque, mais là où nous pourrions leur procurer au moins le couvert et, quand il faudra foncer, nous les aurons vigoureux et ne calculant pas avec le danger. Nous les aurons ménagés alors que les blancs auront affronté le froid rigoureux dans les tranchées, mais ils nous récompenseront de nos soins au moment du plus grand danger en ne se ménageant pas sous les balles. Ils l'ont largement prouvé.

Général ARCHINARD.

FIN



LE PEUPLE DE ROME ACCLAME M. BRIAND AU PALAIS FARNÈSE

Nos lecteurs savent qu'une mission française, que présidait M. Briand, chef du gouvernement, s'est rendue la semaine dernière à Rome pour examiner, avec les hommes d'État italiens, la coordination des efforts des Alliés contre l'ennemi commun. La réception des représentants de la France fut extrêmement enthousiaste et prit même le caractère d'une véritable ovation. Témoin la scène que nous reproduisons ci-dessus. Pendant le dîner à l'ambassade française, au palais

Farnèse, une immense foule romaine vint chanter la *Marseillaise* sous les fenêtres illuminées. M. Briand, encadré de MM. Bourgeois et Albert Thomas, dut paraître au balcon et saluer, à la pittoresque lueur des torches. Puis, pour remercier les admirateurs de la France de leurs acclamations spontanées, il improvisa une magnifique harangue qui rappela à l'auditoire les périodes enflammées du grand d'Annunzio, lors des belles heures de mai dernier, qui décidèrent de la participation italienne.

LES GRANDS CHEFS ALLEMANDS (Suite) ⁽¹⁾

Par Georges PRADE

Il ne lui faut d'ailleurs que des bourreaux de travail et de la chair à canon.

Ce vieux troupier, enfant de la balle, rouleur de garnisons, est effroyablement dur et sauvage. C'est un géant de 1^m,92, gros, fort, lourd, impassible, et sans pitié.

Les journaux allemands citent de lui, avec admiration, deux traits d'esprit qui le dépeignent. Après Tannenberg, on lui annonça qu'il y avait des prisonniers russes, et qu'on avait également saisi du pain que les Russes avaient arrosé de pétrole pour le rendre inutilisable. « Faites-leur manger », répondit Hindenburg. Ils l'aiment à cette sauce, puisqu'ils l'ont préparé ainsi. Et ils en mangèrent, et ils en moururent. Et il en rit très fort.

Quand il était jeune, en voyage avec d'autres officiers d'état-major, il arrive en Thuringe. Un de ses camarades les amène au château de ses pères. C'était le major Perthes. Hindenburg arrive au château, croit qu'il est dans un hôtel, se jette dans un fauteuil ancien qu'il casse sous son poids, met les pieds sur la table, et hurle : « De la bière ! — Étvite ! » ajoute Perthes, conciliant. La bière tarde. Hindenburg se fâche et crie : « Qu'est-ce qui m'a f...ichu un hôtel comme ça ? Qu'est-ce que c'est que cette boîte ? — C'est le château de mon grand-père », dit Perthes.

En France, Hindenburg passerait donc facilement pour une brute mal élevée. En Allemagne, le *Daheim*, qui conte cette anecdote, déclare simplement qu'il a l'humour sec (*trokne Humor*). Avant la bière, sans doute.

C'est un grand buveur, déclare avec orgueil le *Berliner Tageblatt*, et quand il s'aligne avec ses officiers, même des plus jeunes, ce n'est pas lui qui roule sous la table. Tant mieux ! Mais on ne prend pas Moscou avec ces « canons »-là, fût-ce du bourgogne allemand. On ne se figure pas non plus Napoléon dans ce rôle.

Le maréchal, aujourd'hui prince de Tannenberg, adore les chiens. Il adore aussi la pipe. La nuit, il fume, boit, caresse ses chiens, et fait ses plans. Sa chambre doit avoir besoin d'air, le matin.

L'empereur redoute, dit-on, sa popularité et ses coups de boutoir. On raconte que, comme il demandait à Hindenburg : « Que puis-je faire pour vous ? — Nommez-moi fournisseur de l'armée », répliqua rudement le maréchal.

Son mépris des Autrichiens est légendaire. Il a d'ailleurs escamoté l'état-major du « brillant second ». Il l'a remplacé par un état-major prussien et il déclare que l'Autrichien est « quelque chose d'intermédiaire entre l'Allemand et le Turc ».

Hindenburg est marié, depuis 1880. Sa Joséphine, qui est en même temps Marie-Louise, s'appelle Gertruda von Sperling. Son fils est officier d'ordonnance sur le front. De ses deux filles, l'aînée, Irmengart, a épousé un pékin, un préfet, très riche, von Brockhussen, l'autre un officier de dragons, von Pentz. Tout cela est bien loin du roi de Rome.

Il y a aussi quelque chose qui devrait frapper les Allemands. Les maréchaux de Napoléon étaient princes, eux aussi, mais leur titre était toujours un nom étranger, Auerstaedt, Esling, Eckmühl. Or, Hindenburg est toujours prince de Tannenberg, et Tannenberg est en Prusse.

Voilà qui le différencie essentiellement

non seulement de Napoléon, mais même des maréchaux de l'Empire qui nous avaient conquis bien des capitales étrangères. Hin-



QUELQUES PORTRAITS
DU GÉNÉRAL VON KLUCK :

(1) en premier communiant, (2) sous-lieutenant, (3) lieutenant, (4) capitaine, (5) général en chef.

denburg a dû se contenter de Varsovie, et regarder de loin, de très loin, le Kremlin. C'est d'ailleurs un « très bon » général.

ALEXANDRE VON KLUCK ET LA MARCHÉ SUR PARIS

Ce fut le plus célèbre des généraux allemands, des conducteurs d'armée *heerführer*, au début de la campagne, en août et septembre 1914. L'avance foudroyante de l'aile droite allemande, arrivant à marches forcées qui atteignirent 40 kilomètres par jour, la pointe sur Paris, les combats de l'Oureq, et jusqu'au nom bizarre du reître brutal, qui sonnait comme un bruit de botte, von Kluck, ce qui se prononce en allemand *fon Klouck*, une espèce d'Attila moderne, tout cela fit du général prussien la grande figure allemande des premiers jours de la guerre.

Nul n'a oublié le plan, à la fois simple et formidable, de nos ennemis. Tandis qu'une armée spéciale se jetait sur Liège, conduite par le général von Emmich, et masquait la place dont les forts tombaient peu à peu sous les coups redoublés du 420, huit armées allemandes, décrivant un vaste cercle autour d'une ligne allant de Liège à Mulhouse, se rabattaient concentriquement par la Belgique, la Meuse, la Moselle et la ligne des Vosges sur l'armée française, rangée en ligne, de la Meuse aux Vosges. Tandis que chaque armée allemande accrochait l'armée française placée en face d'elle, l'extrême droite allemande, pivotant à marche forcée à l'extrémité de la ligne ennemie, repoussait l'armée belge, la refoulait dans Anvers, masquait la place, lui opposait une armée

de siège, celle qui commit les massacres de Louvain, passait dans Bruxelles, et tournait la gauche française. Ce fut le rôle de la première armée allemande, commandée par von Kluck.

Les huit armées allemandes avaient en effet pour chefs, en allant de droite à gauche, du nord-ouest au sud-est : première armée : colonel général (Generaloberst) von Kluck, dont l'itinéraire fut : Aix-la-Chapelle, la trouée de Liège, la bataille d'Haelen, la prise de Bruxelles, la bataille de Mons, où elle rencontra l'armée anglaise, l'encerclement de Maubeuge, d'accord avec la seconde armée, et la première entrée dans Lille. Nous l'étudierons en détail aujourd'hui, mais examinons d'abord les autres armées. A la gauche de von Kluck, venait la seconde armée allemande commandée par le generaloberst von Bulow. Elle entra en Belgique par Aix-la-Chapelle, Liège, passa la Meuse entre Liège et Namur, prit Namur, encercla Maubeuge et livra la fameuse bataille de la Sambre que nous appelons bataille de Charleroi, et que les Allemands appellent « bataille entre Sambre, Namur et Meuse », par la jonction du général von Bülow opérant sur le front de Sambre (Charleroi) et la troisième armée du général von Hausen, opérant sur le haut de Meuse (première et seconde bataille de Dinant). La seconde armée, dite « mainarmée » (armée centrale), prit Maubeuge après la bataille de Charleroi et s'avança par Guise, Saint-Quentin jusque sur la Marne où elle se heurta, à la hauteur de Coulommiers, contre la cinquième armée française (général Franchet d'Esperey).

La troisième armée (général von Hausen) vint du fameux camp de Malmedy, près de Spa, traversa l'Ardenne belge, livra la bataille de Dinant, près Givet, et, passant par Vervins et à l'ouest de Reims, vint se placer, au moment de la bataille de la Marne, entre notre cinquième et septième armée (général Franchet d'Esperey et général Foch).

(A suivre.)

Georges PRADE.

UNE SEMAINE DE GUERRE

du 5 au 11 Février 1916

SAMEDI 5. — L'Angleterre réclame l'Appam aux États-Unis.

— Violents combats sur tout le front russe.

DIMANCHE 6. — Un attentat à la mélinite a fait sauter partiellement les usines Skoda, la plus importante fabrique de munitions de l'Autriche.

LUNDI 7. — Échec d'une seconde tentative d'évasion de Gilbert.

— Nous avons heureusement bombardé les positions ennemies du plateau de Navarin.

MARDI 8. — En réponse au raid de zeppelins sur Salonique, une escadrille alliée a tué à Petritch près de 500 soldats.

— La tension germano-américaine s'atténue.

MERCREDI 9. — 100 000 Serbes évacués d'Albanie, sont installés à Corfou.

— Démission de M. René Besnard, sous-secrétaire d'État à l'aéronautique militaire.

JEUDI 10. — En Albanie, les Serbes repoussent les Autrichiens.

— Progrès des Russes en Galicie.

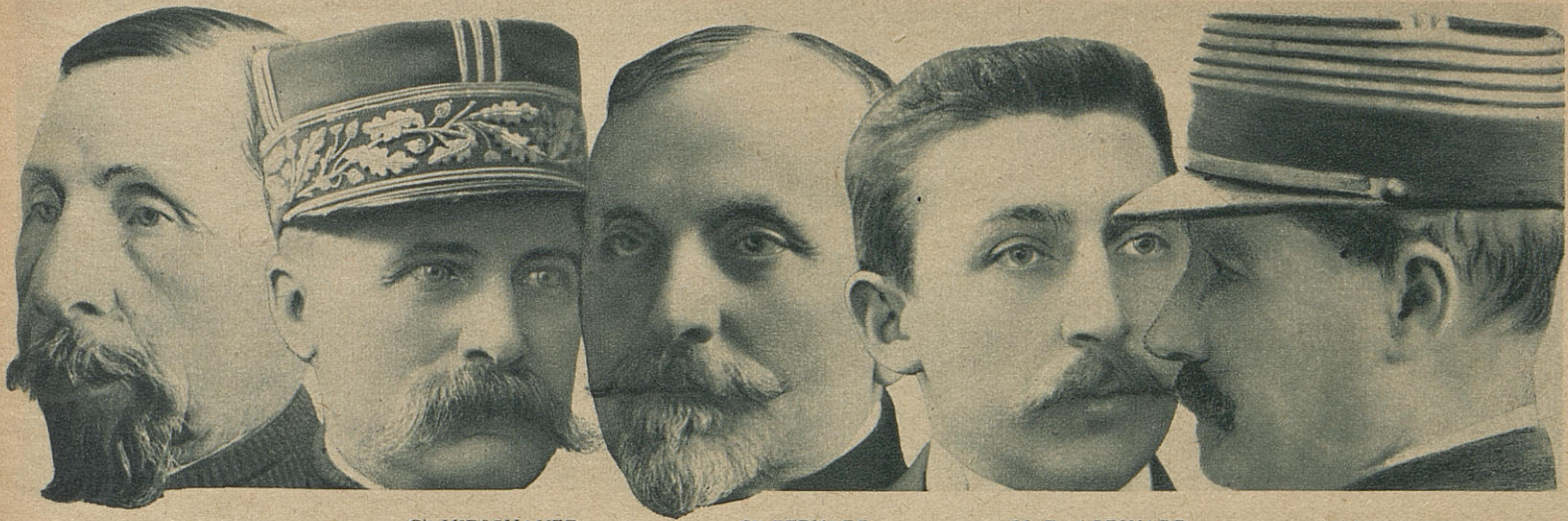
VENDREDI 11. — Le colonel Reynier est nommé directeur de l'aéronautique militaire.

— Les Russes prennent Uscieczko.

— Rome fête M. Briand.

(1) Les premiers articles de cette série ont paru dans nos numéros

A L'AVIATION, LA MAIN PASSE... DU GÉNÉRAL ROQUES AU COLONEL RÉGNIER



G^{ral} ROQUES.

G^{ral} HIRSCHAUER.

G^{ral} BERNARD.

M. René BESNARD.

C^{ol} RÉGNIER.

M. René Besnard, sous-secrétaire d'État à l'aviation, a démissionné et est remplacé par le C^{ol} Régnier. Le sous-secrétariat est supprimé : le colonel Régnier occupera seulement le poste de directeur. Rappe-

lons que depuis le début de la guerre on a vu à la tête du service de l'aéronautique le g^{ral} Roques, g^{ral} Hirschauer, g^{ral} Bernard, M. René Besnard et enfin, nouveau venu, le colonel Régnier.

RAEMAËKERS A L'HOTEL DE VILLE



Forain.

M. Mithouard.

Raemaekers.

Le gouvernement de la République et les principaux dessinateurs français ont reçu solennellement, à l'Hôtel de Ville, Louis Raemaekers, le grand artiste hollandais, qui vient de recevoir la Légion

d'honneur pour sa courageuse propagande en faveur des Alliés. Nos lecteurs pourront juger de l'œuvre principale du maître, d'après les compositions que reproduit le numéro de "la Baïonnette" du 10 février.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE PART EN TOURNÉE, SUR LE FRONT



M. SIBLOT.

M^{me} KOLB.

M^{me} DUSSANE.

M^{me} BARTET.

M^{me} CARRÉ.

M. MAYER.

L'administrateur de la Comédie-Française, M. Henri Fabre, vient d'avoir la généreuse pensée d'envoyer sur le front, pour distraire nos soldats, quelques-uns de ses pensionnaires avec un répertoire des mieux

choisis. Participent avec enthousiasme à "la Tournée des tranchées" les artistes dont nous donnons les portraits. Gageons que les applaudissements qui vont les accueillir auront pour eux un prix inestimable.

AU BANQUET OFFERT AU G^{ral} LYAUTEY PAR LE COMITÉ DE L'EXPOSITION DE CASABLANCA



M. Berti.

M. Amic, sénateur.

M. Taquet.

Général Lyautey.

M. G. Menier, sénateur.

Colonel Pellegrin.

Le général Lyautey ne s'est pas contenté de conquérir le Maroc. Il a encore organisé sa conquête. Une Exposition commerciale qui eut lieu à Casablanca, en décembre dernier, en est le meilleur témoin.

Reconnaissant la part due au général dans le succès de cette manifestation de la prospérité du Maroc, le comité vient d'offrir au général, de passage à Paris, un banquet où ce cliché a été pris.

Fai vu ...



**LE ROI FERDINAND DE ROUMANIE COIFFERA-T-IL
LE CASQUE A POINTE OU LE BONNET RUSSE?**

L'Allemagne, fidèle à son système d'intimidation, semble vouloir mettre la Roumanie en demeure de choisir tout de suite entre elle et les Alliés. Les Bulgares et les Hongrois poussent même au coup de force... Que va faire le roi Ferdinand? Tout

porte à croire — et c'est l'avis du plus autorisé de ses hommes d'État — que les Roumains ne veulent pas renouveler la lourde faute qu'ils ont commise en n'intervenant pas lorsque la Bulgarie s'est mise en mouvement... Donc, attendons avec confiance.